

**JONAS, Hans. *Le principe responsabilité*. Paris : Flammarion, 1998 (Champs) 450 p.**

Denis Collin

Volume 9, numéro 2, printemps 1999

La philosophie à portée de voix

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801140ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801140ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Collin, D. (1999). Compte rendu de [JONAS, Hans. *Le principe responsabilité*. Paris : Flammarion, 1998 (Champs) 450 p.] *Horizons philosophiques*, 9(2), 142–146. <https://doi.org/10.7202/801140ar>

**JONAS, Hans. *Le principe responsabilité*. Paris : Flammarion, 1998 - (Champs) 450 p.**

Le *principe responsabilité* part du constat de la transformation de l'agir humain à l'époque moderne. L'éthique traditionnelle est anthropocentrique, limitée à la sphère immédiate des possibilités de l'action humaine. Mais «tout cela s'est transformé de manière décisive», car la sphère de l'action humaine «est surplombée par le domaine croissant de l'agir collectif dans lequel l'acteur, l'acte et l'effet ne sont plus les mêmes que dans la sphère de la proximité et qui, par l'énormité de ses forces, impose à l'éthique une nouvelle dimension de responsabilité jamais imaginée auparavant». Ainsi la nature devient un objet de la réflexion éthique, ce qui mène à une critique interne à la pensée rationaliste. La question centrale est que notre savoir n'est pas de même «ampleur causale que notre agir; les effets de nos actions, en raison de la puissance acquise par la technique, dépassent de loin les capacités de notre prédiction, ce qui explique la transformation de la place de la *techné*. En effet, «la *techné* en tant qu'effort humain dépasse les fins pragmatiquement limitées des temps antérieurs» et «aujourd'hui, sous la forme de la technique moderne, la *techné* s'est transformée en poussée en avant infinie de l'espèce et en son entreprise la plus importante». Jonas n'hésite pas à affirmer que la frontière entre État (*polis*) et nature a été abolie et même que «la différence du naturel et de l'artificiel a disparu, le naturel a été englouti par la sphère de l'artificiel»; donc que la nature est humanisée intégralement.

La nouveauté de la situation récuse les philosophies du passé, et il est, maintenant, impossible de penser notre devoir moral sans recours à la religion. Face au «vide éthique» de notre époque, où le mouvement des sciences de la nature a emporté toute norme, se pose la question de «savoir si, sans le rétablissement de la catégorie du sacré qui a été détruite de fond en comble par l'*Aufklärung* scientifique, nous pouvons avoir une éthique capable d'entraver les pouvoirs extrêmes que nous possédons aujourd'hui et que nous sommes presque forcés d'acquiescer et de mettre constamment en œuvre». Comme la religion ne peut guère se passer du recours à la crainte, Jonas en fait le principe fondamental, légitimant le «principe responsabilité». Face aux difficultés du savoir factuel des effets lointains de l'action technique, la première contribution possible à ce savoir, parce qu'il est toujours plus facile d'anticiper le mal que le bien, est donnée par l'heuristique de la peur : on ne peut avoir de responsabilité à long terme que si on a en même temps la prévision d'une déformation de l'homme et pour défendre l'homme nous avons besoin de la menace contre l'image de l'homme. La peur est le commencement de la sagesse : voilà le principe fondateur de la nouvelle éthique, car il faut admettre «la priorité du mauvais diagnostic sur le bon» et «davantage prêter

l'oreille à la prophétie de malheur». On effraie les enfants avec des croquemitaines, et les apocalypses annoncées par Jonas jouent le même rôle dans cette éthique qui prend les hommes pour des petits enfants. Mais bien vite les enfants s'aperçoivent que les croquemitaines n'existent que l'imagination des parents ...

Pour Jonas, le modèle de toute éthique est celui de la sollicitude du père de famille pour ses enfants et c'est à ce modèle que doit se conformer le comportement de l'homme d'État. Mais, le père de famille et le père fouettard sont deux figures indissociables. C'est cela qu'il faut garder à l'esprit si on veut comprendre le sens de la critique de Kant que Jonas développe à plusieurs reprises et pas toujours de manière très cohérente. Cette critique se développe sur un double plan : 1) refus de la séparation de l'être et du devoir; 2) de ce refus découle que le devoir ne peut obéir à la pure raison législatrice mais doit s'appuyer sur des principes matériels.

Donc, le contenu de l'agir vient avant la forme. «Ce n'est pas l'obligation elle-même qui est l'objet; ce n'est pas la loi morale qui motive l'agir moral, mais l'appel du bien en soi possible dans le monde». Cette critique de Kant est peu pertinente. Si on étudie l'homme comme objet scientifique, il est certain que les motivations de l'action morale qui viennent en premier sont liées à un bien possible dans le monde, ce qu'un kantien admettra. Mais la question est de savoir si la moralité est logiquement déterminée d'après ce bien possible. Donc, la critique du formalisme kantien manque sa cible. C'est pourquoi Jonas ne comprend pas le rôle que joue le respect de la loi morale dans la théorie kantienne et le qualifie d'absurdité.

Le centre de l'attaque est la question de l'autonomie de la conscience morale. L'apport irremplaçable de Kant est de construire une théorie de l'autonomie du sujet qui constitue l'axe d'une pensée politique républicaine. Cette théorie de l'autonomie du sujet est, pour Kant, le nœud de la pensée des Lumières, de cette *Aufklärung* vilipendée par Jonas. Qu'est-ce que les Lumières? C'est sortir de la minorité et oser penser par soi-même. Il en découle ma responsabilité à l'égard d'autrui comme sujet libre, mon égal; la doctrine kantienne du droit découle logiquement de cette position. En réfutant la doctrine de l'autonomie de la conscience morale, Jonas renverse du même coup l'égalitarisme de Kant.

Les «paradigmes éminents» de la responsabilité étant les parents et l'homme d'État, avec la relation parent/enfant comme «archétype de toute responsabilité de l'homme envers l'homme», Jonas propose de traiter tous les hommes comme des enfants qui ont besoin de protection et d'amour mais aussi de l'autorité du *pater familias* qui redevient l'archétype de tout pouvoir politique. C'est véritablement une idéologie réactionnaire.

On trouve chez Jonas une mystique de la nature, fondée sur la réhabilitation du finalisme. Non pas sur le plan scientifique — l'interdiction de l'anthropomorphisme est bien fondée dans les sciences de la nature — mais comme une «décision ontologique» : «il n'est naturellement tout simplement pas vrai qu'une compréhension "aristotélécienne" de l'être est en contradiction avec l'explication moderne de la nature ou qu'elle est incompatible avec elle, à plus forte raison qu'elle ait été réfutée par elle». D'où une conclusion sans équivoque : «la nature cultive des valeurs puisqu'elle cultive des fins et que donc elle est tout sauf libre de valeurs». C'est pourquoi il ne peut pas y avoir de séparation de l'être et du devoir. L'ontologie est une déontologie. Le *principe responsabilité* est donc l'expression morale de la pérennité de l'être de la nature tout entière. Cette métaphysique va fonder la théorie de la responsabilité.

Laissons la critique de Marx et de Bloch, où l'incompréhension le dispute à la mauvaise foi — on peut penser, par divers indices, que Jonas n'a pas lu Marx et se contente du *Prinzip Hoffnung*, pris comme la vérité révélée du marxisme.

Mais venons-en à la discussion sur la technique. Celle-ci n'occupe qu'une vingtaine de pages et s'insère dans la «Critique de l'utopisme marxiste». Pour Jonas, le réquisit de l'utopie libératrice marxienne est l'existence d'une abondance matérielle et d'un développement du potentiel technique de l'humanité qui sont l'une et l'autre impossibles à atteindre, mais dont la poursuite est la source des plus grands dangers. L'utopie suppose une croissance de l'activité humaine que la nature ne supporterait pas. Jonas, en somme, suppose que la nature est une sorte de puissance face à laquelle l'homme se dresserait par la technique. Mais, si on veut être précis, il faut dire que l'environnement actuel de la vie humaine serait profondément modifié par la croissance nécessaire à la société d'abondance, mais pas que «la nature» ne le supporterait pas. Même si la folie humaine conduit à la disparition de l'essentiel de la vie sur terre, la nature le supportera très bien! C'est l'homme qui supporte mal les bêtises humaines. Il ne s'agit pas d'une question secondaire : le concept de la nature qu'on trouve chez Jonas est un concept presque «animiste» dont la critique a été faite depuis bien longtemps par la philosophie rationaliste. Cet animisme se combine avec des connaissances scientifiques douteuses qui conduisent à des conclusions aussi péremptoires que faibles.

Ainsi, sur la question des limites de nos ressources, Jonas affirme d'abord que l'encouragement de la terre à produire un fruit démultiplié devra recourir massivement aux engrais chimiques alors que, premièrement, le châtiment est déjà là et que, deuxièmement, l'augmentation de productivité générée par les engrais

chimiques ira nécessairement en décroissant. Or, les progrès de la productivité du travail agricole sont de moins en moins dus à l'emploi massif de produits chimiques et, de plus en plus, la conséquence de l'amélioration des espèces et d'une meilleure connaissance de l'effet des traitements chimiques. Ce n'est pas une conséquence de la crainte jonasienne, mais des développements de la technique. Tout cela ruine les préjugés malthusiens de Jonas.

Ensuite, Jonas s'attaque au problème de l'énergie. Or, il commence par une bêtise, en définissant le «système fermé de la planète». La planète est tout sauf un système fermé! Elle est une machine à transformer l'énergie solaire, essentiellement par le biais de la vie végétale et par les animaux microscopiques. Faute de comprendre cela, l'agriculture est, pour lui, essentiellement destructrice. Et quand il affirme que l'énergie solaire ne pourra jamais fournir qu'une maigre fraction de nos besoins globaux en énergie, il finit de démontrer qu'il ne comprend strictement rien à la thermodynamique. Toutes les autres erreurs de Jonas en découlent.

Enfin, la conception que Jonas prête aux marxistes n'est que la projection en plus grand des modes de production et de consommation du capitalisme. Or, nous disposons d'immenses réserves pour une société d'abondance en luttant contre les gaspillages engendrés par un mode de production basé sur la guerre de chacun contre chacun. La pollution urbaine est due à des accumulations prodigieuses d'automobiles qui se déplacent à la vitesse étonnante de 5 ou 10 km/h. La priorité au «tout route» découle de la pression des lobbies de l'automobile et non des besoins des consommateurs. Une part importante de la richesse des nations est engloutie dans des activités improductives et les dépenses militaires continuent de représenter une grande partie des dépenses d'ensemble.

Certaines techniques présentent des dangers sérieux. Mais, après tout, l'invention du couteau de cuisine a déjà donné une nouvelle arme aux assassins. Les effets de l'ambition humaine sur l'environnement sont aussi vieux que l'homme lui-même et ne sont pas simplement dus à l'essence de la technique actuelle. Les techniques primitives de culture (la culture sur brûlis) se sont révélées avoir des conséquences considérables sur le climat. Avec une technique rudimentaire, les Espagnols ont conduit méthodiquement la «destruction des Indes».

Le livre de Jonas n'est pas à la hauteur de sa renommée. La critique de la technique n'est qu'annoncée et l'essentiel du livre est en fait une polémique contre *Le principe espérance* de Ernst Bloch et contre Marx, mais surtout une attaque en règle contre Kant et la morale déontologique. La technophobie devient anti-humanisme et quand Jonas affirme que le développement technique et

scientifique conduit à une «prolifération» de l'humanité en raison de son «succès biologique», le malaise s'installe. L'expression «prolifération de l'humanité» est connotée dangereusement. Contre la prolifération des insectes et autres poux, on utilise des gaz ... Nous avons payé assez cher pour savoir comment ce genre d'anti-humanisme théorique se transforme en «anti-humanisme» pratique.

Denis Collin  
Professeur agrégé de Philosophie  
Lycée Aristide Briand  
Evreux - France